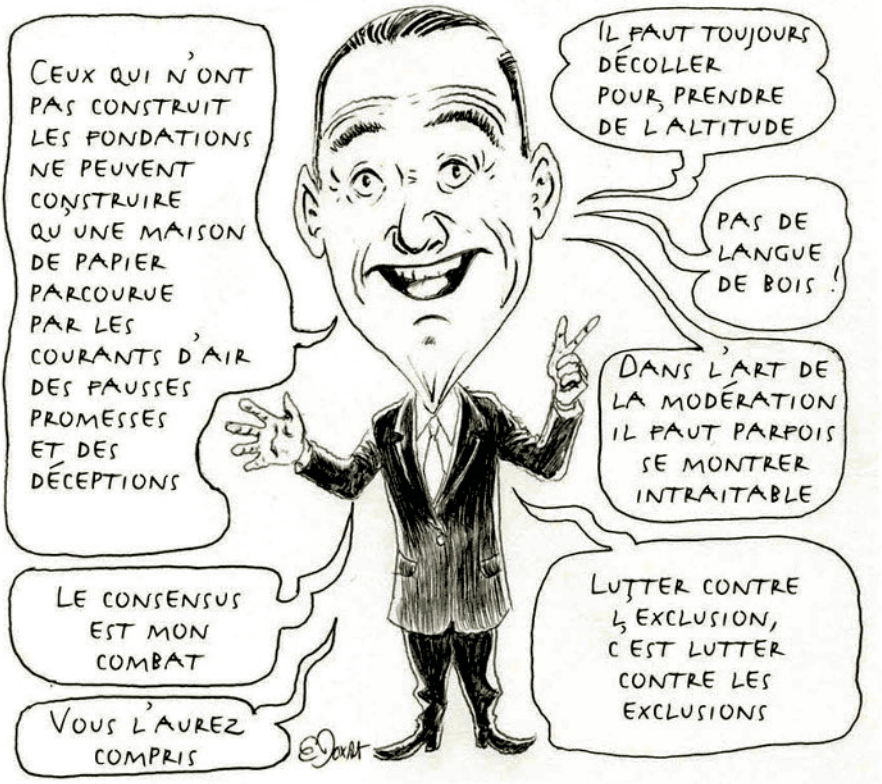
CHRISTIAN DELPORTE

une histoire de la langue de bois



Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Une histoire de la langue de bois

Extrait de la publication

Christian Delporte

Une histoire de la langue de bois

Flammarion

Dans la même collection

Anne Boquel et Étienne Kern, *Une histoire des haines d'écrivains*.
Stéphane Giocanti, *Une histoire politique de la littérature*.

© Éditions Flammarion, Paris, 2009.
ISBN : 978-2-0812-1993-9

Avant-propos

> La parole a été donnée à l'homme pour déguiser ses sentiments.
>
> Talleyrand

Il est 20 heures. Demain, dimanche 12 mars 1978, les Français se rendront aux urnes pour le premier tour d'élections législatives cruciales : la gauche, au vu des sondages, peut l'emporter. L'heure est si grave que le chef de l'État, Valéry Giscard d'Estaing, a décidé d'intervenir à la télévision et à la radio, pour indiquer le « bon choix » aux citoyens, la veille du scrutin :

> Il faut que vous sachiez par qui et vers quoi la France sera gouvernée. […] Vous avez entendu beaucoup de promesses, nombreuses, tentantes. Peuvent-elles être tenues ? […] J'ai le devoir de vous prévenir, de manière que vous ne puissiez pas dire plus tard que vous avez été trompés. L'économie va mieux, mais elle est encore fragile. Le choc que lui causerait l'application massive de ces promesses la précipiterait à nouveau dans la crise. […] Je n'ai dans ce que je vous dis aucun intérêt à défendre, ni aucune ambition à satisfaire. Mais je suis préoccupé du sort de la France.

Extrait de la publication

Trois jours plus tard, à 2 500 kilomètres de là. Leonid Brejnev, le secrétaire général du parti communiste d'Union soviétique, prononce un discours au Kremlin, à l'occasion de la remise de l'ordre de la Révolution d'octobre au quotidien *Izvestia*, organe du praesidium du Soviet suprême, créé le 13 mars 1917. Un discours comme tant d'autres, ni meilleur ni pire :

> Les *Izvestia* ont un passé glorieux. Depuis le triomphe de la Révolution d'octobre, le journal sert fidèlement la révolution socialiste, la cause du pouvoir soviétique. […] Notre presse est une tribune populaire quotidienne, accessible à tous les citoyens soviétiques. On y parle ouvertement des joies et des peines qui sont les nôtres, des acquis et des insuffisances, de tout ce qui nous passionne, nous fait rêver, de tout ce qui touche à notre travail. […] Que la liberté soit menacée quelque part dans le monde, que les forces de la réaction et du progrès se trouvent confrontées, que les droits de l'homme soient enfreints, elle élève toujours sa voix en faveur de la juste cause. Et cette voix fait autorité. Elle est très écoutée de par le monde.

Applaudissements… Le lendemain, chacun pourra lire l'intégralité de l'allocution dans *Pravda* et, bien sûr, dans *Izvestia.*

Pourquoi rapprocher ces deux discours, qui n'ont, *a priori*, strictement rien à voir ? Quel peut bien être le rapport entre les propos de Giscard d'Estaing, chef d'un État démocratique, et ceux de Brejnev, leader d'un État totalitaire ? Leur point commun, c'est la langue de bois, tout simplement.

Prenons le discours de Giscard : le président cultive le langage codé, évitant soigneusement de désigner les adversaires, socialistes et communistes ; il ne peut le faire sans sortir de son rôle de « président arbitre ». Mais, sous les « promesses tentantes », jamais définies, les plus naïfs

Extrait de la publication

auront pu reconnaître Mitterrand et Marchais. En glissant « l'économie va mieux », il a repris le slogan gouvernemental qui tient moins des faits que de la méthode Coué ; et il n'a avancé aucune preuve du risque d'un retour de la crise en cas de victoire de la gauche. Le président a servi aux Français le vieux lieu commun politique du désintéressement : « Je n'ai aucune ambition à satisfaire. » Pourtant, si l'opposition gagnait, c'en serait fini de son pouvoir, et on dit même qu'il quitterait l'Élysée pour la résidence présidentielle du château de Rambouillet, s'infligeant ainsi une sorte d'exil intérieur. Quant à la petite phrase « je suis occupé du sort de la France », elle appartient au répertoire des formules toutes faites : quel responsable public prétendrait sa totale indifférence au destin du pays ? Bref, Giscard d'Estaing a parlé dix minutes pour ne pas dire grand-chose, esquivant, dans son discours subliminal, la seule phrase qui eût été sincère : « Sauvez-moi : votez pour les candidats de la majorité ! »

Brejnev, lui, ne s'est pas embarrassé de ces précautions, puisant dans les antiques clichés de la langue de bois soviétique, ceux du « triomphe de la Révolution d'octobre », de la confrontation entre « les forces de la réaction et du progrès », de la « juste cause » défendue par l'URSS. Combien de fois ont-ils été entendus ou lus dans la presse, et notamment *Izvestia* ! Passages obligés de tout discours, expressions de la pensée unique, signes de dévotion au socialisme, ils dessinent les contours d'un monde imaginaire où les hiérarques du Kremlin font mine de croire que le journal est le champion de la vérité. Certes, on lit le quotidien à l'étranger (comme *Pravda*), mais pour décrypter, derrière les mots creux de la propagande et les phrases figées de l'idéologie, la stratégie et la tactique de Moscou.

Deux postures, deux langages, deux modèles de langue de bois dont les ressources ne se limitent pas, loin de là, aux extraits choisis.

Extrait de la publication

On pourrait définir la langue de bois comme un ensemble de procédés qui, par les artifices déployés, visent à dissimuler la pensée de celui qui y recourt pour mieux influencer et contrôler celle des autres. Convenu, généralisant, préfabriqué, déconnecté de la réalité, le discours de la langue de bois reconstruit le réel en mobilisant et répétant inlassablement les mêmes mots et formules stéréotypés, les mêmes lieux communs, les mêmes termes abstraits. Pas d'information vérifiable, pas d'argument susceptible d'être contredit, mais des affirmations non étayées, des assertions immobiles, de fausses évidences, des questions purement rhétoriques, des approximations et omissions volontaires, des euphémismes à foison, des métaphores vides de sens, des comparaisons vagues, des tautologies comme s'il en pleuvait, des formules impersonnelles, des généralisations portées par la précieuse voix passive qui ôte toute responsabilité individuelle (« il a été décidé… »), et puis des mots chocs, des mots fétiches, des néologismes et expressions faussement savantes qui impressionnent… Les ressources de la langue de bois sont inépuisables, pour cacher en feignant de montrer, pour esquiver en donnant l'illusion de l'engagement, pour intoxiquer par de trompeuses vérités, pour manipuler l'autre en flattant sa raison.

Écrit il y a vingt-cinq ou trente ans, ce livre se serait sans doute limité à observer à la loupe le discours communiste. À cette époque, en effet, la langue de bois était exclusivement associée au totalitarisme soviétique et à une phraséologie figée qui reflétait le dogmatisme idéologique de la propagande officielle. Et c'est à son analyse que s'attachèrent les travaux pionniers conduits par les linguistes, comme Patrick Sériot [1] ou Françoise Thom [2], ou

1. Patrick Sériot, *Analyse du discours politique soviétique*, Paris, Institut d'études slaves, 1985.
2. Françoise Thom, *La Langue de bois*, Paris, Julliard, 1987.

Extrait de la publication

l'historien Alain Besançon [1]. Aujourd'hui, le monde communiste paraît bien lointain et on en viendrait même à oublier les origines totalitaires du phénomène. Pour chacun, en effet, la langue de bois est d'abord celle que pratiquent les hommes politiques dans les pays démocratiques, pour délivrer des vérités partielles et partiales.

L'origine même de l'expression « langue de bois » reste mystérieuse : les racines seraient-elles russes ou polonaises ? Dans la Russie tsariste, semble-t-il, on raillait le caractère hermétique du style bureaucratique en le qualifiant de « langue de drap » ou de « langue de chêne » : mais personne n'a pu véritablement le démontrer. Sous le stalinisme, le « chêne » se serait transformé en « bois ». Cependant, rien n'indique la généralisation de l'expression, tout au contraire : les intellectuels dissidents préféraient opposer la « langue soviétique » à la « vraie langue », c'est-à-dire à la langue russe. Et si la formule était née en Pologne [2] ? Là aussi, on repère des mots pour stigmatiser le langage officiel. On parle de « langue de propagande », de « langue herbeuse », de « langue engourdie », et bien plus tardivement (dans les années 1970-1980) de « nouvelle langue », traduisant ainsi la *newspeak* (novlangue) de George Orwell, dans *1984* [3]. Mais toujours pas de « langue de bois », comme le confirment les écrits de Patrick Sériot !

Alors, d'où vient l'énigmatique expression ? Y verra-t-on l'influence de *La Pensée captive. Essai sur les logocraties*

1. Alain Besançon, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Gallimard, 1977.

2. « Expression traduite du polonais dans les années cinquante », écrit *Le Monde* du 30 décembre 1983 dans un article consacré à George Orwell.

3. On connaissait *1984* dans les milieux intellectuels polonais, mais il n'a été traduit en Pologne qu'en 1989.

Extrait de la publication

populaires, que publie Czeslaw Milosz, réfugié à Paris, en 1953 ? L'écrivain polonais écrit, en effet, à propos d'un des personnages soumis au régime : « Il hurlera de désespoir, parce qu'il sait que ce qu'il écrit, c'est du bois ! » Quelques années plus tard, en 1961, le sociologue Edgar Morin rédige un article sur la Chine, pour la revue *Arguments*, qui regroupe des chercheurs de gauche, en marge du marxisme. Le sociologue note, à cette occasion : « La "langue de bois" utilisée par le parti traduit, comme toute langue rituelle, un refus ou une impuissance à formuler la réalité des faits. » Difficile d'établir un lien direct entre les deux textes. Reste qu'entre-temps le mot s'est discrètement transformé en expression.

Au début des années 1970, la voici qui prend de l'ampleur. En 1971, Gilles Martinet, dans *Les Cinq Communismes*, parle de « l'"affreuse" langue de bois des *apparatchiki* qui rappelle le jargon des médecins de Molière ». En 1974, la formule apparaît à deux reprises dans *Le Nouvel Observateur.* Tandis qu'Emmanuel Le Roy Ladurie distingue par langue de bois le langage spécifique des pays communistes, qu'il assimile à une logocratie (1er avril), Claude Roy brocarde la reparution, au Portugal, de l'organe du PCP, *Avante !*, « désolant de platitude, de langue de bois, de clichés dogmatiques » (1er juin).

La banalisation de l'expression est plus tardive, prenant corps à la suite du mouvement *Solidarnosc*, en 1978-1981, qui dénonce l'opacité de la langue de propagande officielle, de la « novlangue » du pouvoir, et y consacre même des séminaires et colloques universitaires. Tout se passe comme si, brusquement, les intellectuels et journalistes français, sous l'effet du printemps polonais, s'étaient aperçus qu'ils disposaient d'une expression particulièrement imagée et parlante pour dénoncer le langage totalitaire communiste. Désormais, elle s'installe dans le vocabulaire médiatique et politique français, bénéficiant même d'une

Extrait de la publication

sorte de reconnaissance officielle : en août 1981, elle fait son entrée dans le *Larousse encyclopédique*, qui la définit comme la « phraséologie stéréotypée utilisée par certains partis communistes et par les médias de divers États où ils sont au pouvoir ».

Et puis, très vite, son acception dépasse les frontières du bloc de l'Est. La langue de bois pénètre dans le débat politique français. Le 10 mai 1982, Olivier Chevrillon, dans *Le Point*, s'en saisit pour stigmatiser le « double langage du parti communiste [français] » et « la langue de bois de *L'Humanité* ». Que les lecteurs soient capables de comprendre la formule souligne l'ampleur de sa banalisation. À partir de 1984, elle dépasse le monde strictement communiste pour s'appliquer, dans un esprit polémique, à la logomachie (l'art de parler pour ne rien dire !) des adversaires politiques. Le 26 octobre, dans *L'Express*, par exemple, Jacqueline Rémy rapporte les propos d'Henri Weber, qui aurait dit : « Fabius, c'est l'"anti-tribun de gauche". Nous avions la nausée d'un discours qui, plus qu'une langue de bois, était une "langue de caoutchouc" [1]. » On en est déjà à créer des néologismes à partir d'une expression devenue familière. La langue de bois n'est plus une curiosité sémantique, mais un argument politique qu'on s'envoie à la tête.

Plusieurs mots ou formules étrangères, souvent hérités du temps de la guerre froide, s'apparentent à la « langue de bois », comme *Betonsprache* (« langue de béton ») en allemand, *double-speak* ou *double-talk* en anglais, *politichese* en italien, *guan qiang* (« ton du mandarin ») et, plus récemment, « langue de plomb », en chinois. Dans l'après-guerre, les Américains parlaient de *Gobbledegook* pour désigner les mots pompeux des bureaucrates de Washington. Mais

1. Pas rancunier, Fabius fait entrer Weber dans son cabinet comme conseiller technique en 1986.

Extrait de la publication

aucune expression n'est aussi englobante que la « langue de bois » française. Car c'est bien en France qu'elle est née. Rien d'étonnant à cela. L'image est si évocatrice… Et puis le bois, depuis le XVIIe siècle, est à l'origine d'un nombre considérable de locutions du même type : être nez de bois, saint de bois, avoir la gueule de bois, déménager à la cloche de bois, n'être pas de bois, toucher du bois, tête de bois, chèque en bois… Sans compter que « langue de bois » fait elle-même partie de vocabulaires spécialisés, en médecine vétérinaire et en menuiserie.

On pourrait alors distinguer deux facettes de la langue de bois, l'une totalitaire, l'autre démocratique, qui participent néanmoins d'une même réalité ou d'un même objectif : dissimuler la vérité. Dans le premier cas, où l'expression collective est impitoyablement encadrée, où la parole politique est exclusive, elle est un pur instrument de contrôle de la pensée et un levier au service de l'hégémonie du groupe dominant. Les mots sont là pour cacher les réalités, conditionner les esprits, interdire toute réflexion autonome, réduire la raison à une croyance collective préfabriquée. Le transfuge soviétique Victor Kravchenko, dans son livre *J'ai choisi la liberté* (1947), explique bien comment la langue de bois a été mobilisée en 1932-1933 pour dissimuler la famine des Ukrainiens (qui fit plus de trois millions de victimes) : « Nous autres, communistes, avions toujours grand soin d'éluder ou de tourner adroitement, à grand renfort d'euphémismes ronflants empruntés au sabir du parti : nous parlions du "front paysan", de la "menace koulak", du "socialisme de village" ou de "lutte de classes"… Pour n'avoir pas à nous désarmer nous-mêmes, il nous fallait bien cacher la réalité sous un camouflage de mots… » Et voilà comment on bâtit par le langage une vérité, *la vérité* qu'on doit porter et qu'on doit croire.

En situation démocratique, les choses sont bien différentes. Là, l'espace public est marqué par un échange

Extrait de la publication

permanent entre les responsables politiques, les médias et l'opinion. La parole politique étant plurielle et concurrentielle, la langue de bois emprunte des voies plus complexes. Pour assurer sa prééminence sur la pensée collective, l'homme politique doit rassembler, séduire, convaincre, tout en disqualifiant son adversaire. Du coup, la langue de bois en démocratie nécessite une fine connaissance du groupe auquel on s'adresse (*a fortiori* lorsque ce groupe s'élargit à l'opinion publique), beaucoup de doigté et de prudence aussi dans la recherche du consentement collectif. Dans la quête de la persuasion, elle est alors un instrument de contrôle de sa propre pensée pour ménager son auditoire et comporte, dans sa construction même, une part d'autocensure. Surtout ne pas choquer ! Et, au besoin, aller jusqu'à la flatterie en cultivant les idées simples et le bon sens populaire, ouvrant ainsi les portes aux formes variées de la démagogie.

Contrôler, mais comment ? En contournant les questions embarrassantes tout en affectant d'y répondre, en cachant avec soin ses véritables objectifs ou ses réelles ambitions sous le vague des formules mécaniques ou pompeuses, en donnant l'impression de décrire une réalité alors qu'on la dissimule, en feignant de s'intéresser à la vie de M. ou Mme Tout-le-Monde et de partager leurs préoccupations, en omettant soigneusement de fournir les informations les plus importantes et en valorisant celles qui n'ont guère d'intérêt, en masquant la fragilité de son argumentaire derrière des généralités peu compromettantes, pour, finalement, assener comme une évidence ce qui n'est qu'un point de vue partisan et idéologique. Redoutable paradoxe : parce qu'elle porte en elle le mensonge, le trucage, la dissimulation, la langue de bois est incompatible avec l'idéal de transparence de la démocratie, avec la libre expression d'une opinion publique éclairée ;

pourtant, dans les faits, elle est au cœur du combat politique, qui repose amplement sur la guerre des mots.

On pourrait chercher les origines de la langue de bois en remontant à l'Antiquité grecque puis romaine, où le discours devient un « outil politique par excellence, la clé de toute autorité dans l'État, le moyen de commandement et de domination sur autrui [1] ». En nourrissant l'éloquence de ruses persuasives, en enseignant l'art du raisonnement faux, l'école sophiste de Protagoras et de Gorgias écrit, en quelque sorte, la première grande page de l'histoire de la manipulation de la parole. Mais la langue de bois moderne repose sur des facteurs qui dépassent de beaucoup l'exercice rhétorique que les sophistes, dans leur recherche de l'efficacité des mots sur l'auditoire, menaient volontiers jusqu'à l'absurde.

Il me semble, en effet, que l'apparition du phénomène est au centre de plusieurs convergences, parmi lesquelles l'émergence d'un espace public, le surgissement de l'opinion publique avant celle des masses, l'affirmation des idéologies de progrès, qui s'appuient sur une vision scientifique, voire mécaniste, du monde et de l'aventure humaine, la construction d'une sphère politique autonome où l'affrontement est une règle et la conquête des esprits un impératif, comme le souligne le poids formidable de la propagande. De l'opinion ou des masses, on attend l'adhésion et la fidélité, et les mots, renvoyant à des images et cultivant les émotions, sont mobilisés pour garantir sur elles l'influence décisive, voire la domination la plus étroite.

La langue de bois est fille de modèles de pensée, c'est pourquoi cet ouvrage s'ouvre sur la Révolution française.

1. Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique*, Paris, Seuil, 2000, p. 121.

Extrait de la publication

Période d'invention et de normalisation du langage politique, elle perçoit l'opinion publique, pour la première fois, comme un enjeu d'influence. Des groupes antagonistes s'affrontent à coups de mots et leur discours, où la foi le dispute à la raison, est marqué par l'abus pervers de la langue, par les rigidités, les feintes, les subterfuges du langage. Autant de signes qui décèlent la naissance d'une langue de bois.

Ce livre, qui ne prétend nullement à l'exhaustivité, ne propose pas d'analyse linguistique savante ni un énième bêtisier des hommes politiques. Il considère la langue de bois comme un phénomène historique indissociable des sociétés politiques depuis plus de deux siècles, dont l'apparition, le développement, les transformations, la pluralité, la mise en œuvre, la technicisation parfois, relèvent de circonstances qu'il faut connaître si l'on veut comprendre l'importance du phénomène et en mesurer la portée jusqu'à nos jours. C'est à une histoire pratique de la langue de bois que je convie le lecteur, à une histoire des stratégies idéologiques et des tactiques politiques qui la portent, à une histoire de ses usages au service de projets collectifs ou d'ambitions individuelles. Du coup, ce livre est aussi une contribution à l'histoire du mensonge et de la sincérité, de la manipulation et de la transparence, des propagandes et de la communication politiques. Mon vœu est que le lecteur en ressorte, non pas blasé, non pas désenchanté à l'égard du discours des puissants qui nous gouvernent, mais plus lucide et mieux armé pour exercer sa légitime citoyenneté.

Extrait de la publication

I

La Terreur et les mots

Citoyens, apprenons à reconnaître notre ennemi ! Et commençons par le pire d'entre eux, l'aristocrate, « synonyme de mauvais citoyen, de pire encore ; il désigne un fauteur de complots, un ennemi de la liberté : c'est le *haro* qui ordonne, qui oblige, qui force tout bon Français à courir sus, à s'emparer de l'individu quelconque taxé ou prévenu d'*aristocratie* ».

Derrière le vibrato patriotique d'une telle définition se cache toute l'ironie d'un jeune grammarien de vingt-trois ans, Pierre-Nicolas Chantreau, qui, en 1790, un an tout juste après la prise de la Bastille, propose le premier *Dictionnaire national et anecdotique* du mouvement révolutionnaire en marche. En fin observateur, il a tout de suite compris que la révolution politique était aussi celle des mots. Pour mesurer le chambardement du vocabulaire, pour en comprendre l'origine, l'usage commun, la portée quotidienne, il a compulsé fiévreusement les comptes rendus des assemblées et les articles de presse, il est allé respirer le parfum des tribunes, il a tendu l'oreille dans la rue et noté ce qui se disait dans les cafés parisiens. Finalement, il en a tiré un tableau édifiant du nouveau langage dominant, celui qui s'est imposé en quelques mois, celui que tout citoyen avisé doit faire sien. Un

N° d'édition : L.01EHBN000241.N001
Dépôt légal : octobre 2009

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHBN000241.N001
Dépôt légal : octobre 2009

Extrait de la publication